

Dimension parallèle

Lisbonne, juillet 2015

Pour Richard.

Un samedi matin caniculaire à Lisbonne. Il est 7 heures, et je devrais dormir. Seulement je ne dors pas. C'est comme si quelque chose ne tournait plus rond depuis que nous vivons si loin l'un de l'autre. Pas seulement parce que tu me manques, mais aussi parce que soudainement, j'ai du mal à comprendre comment fonctionne notre monde. Comme une enfant à qui on parle pour la première fois de la notion d'infini et de l'univers.

Je me rappelle peu de moments précis de mon enfance. Je ne sais pas pourquoi, ça a toujours été comme ça. Je stock les souvenirs dans ma mémoire pour une durée très limitée, puis je les efface pour laisser place à ce que je vis dans le présent et surtout pour ce que je voudrais vivre dans le futur. On pourrait dire que je fais de la place pour mes rêves. J'ai donc logiquement peu de souvenirs précis de mon passé, surtout des périodes difficiles, que mon esprit, en bon ange-gardien, a su rendre plus floues pour atténuer la douleur des moments sombres. Souvent, ce sont mes amis qui me rappellent des choses arrivées quelques années auparavant, et à leur grande surprise, je ne m'en souviens plus.

Seulement je me souviens parfaitement du sentiment d'incompréhension, puis d'angoisse, lorsque j'ai commencé à réfléchir à la notion d'espace, aux étoiles, et au temps qui s'étire dans des périodes que mon cerveau refusait d'appréhender. En cours d'histoire ou de physique-chimie, lorsque l'on évoquait les dates de création du monde, du Big Bang et des dinosaures, on parlait en milliards d'années. Je me souviens clairement, enfant, être sidérée, et me demander pourquoi les autres élèves semblaient assimiler ces informations sans sourciller, ou pire, en les comprenant. Mon cerveau, lui, recevait ces chiffres, tentait une analyse et déclarait forfait. Trop insaisissable.

Notre relation à distance me renvoie à ces angoisses de petite fille. Toi en Californie, et moi au Portugal. Tu m'écris de cet autre monde dont tu m'assures qu'il est réel par le simple fait de m'envoyer des témoignages directs sur la vie qui s'y déroule. C'est un monde parfois bien différent de celui dans lequel je vis en ce moment.

Déjà, la temporalité. Tu m'écris à ta pause-déjeuner, au milieu de ta journée. Tu me parles de tes projets pour l'après-midi. Lorsque je reçois ton message en direct, je suis dans mon lit, prête à me coucher. Ta journée commence, ou continue, tandis que la mienne s'achève. Nous vivons sans dessus-dessous, à des horaires décalés, nous parlant à toute heure du jour et de la nuit, chacun dans notre hémisphère.

Puis tu me parles du temps : 38° et grand soleil, comme pour moi à Lisbonne. Mais tu grelottes en Californie, et je sue au Portugal. La sacro-sainte climatisation des américains réglée à 19° te fait frissonner toute la journée. Au *coffeeshop*, à la *Huntington Library* où tu travailles, au supermarché, dans les expos ou les bars où tu vas après le travail. Ce froid artificiel te poursuit partout, sans relâche, et semble te glacer le sang. Tu portes même *des pulls*. Pendant ce temps là à Lisbonne, la canicule se vit, s'endure et s'immisce partout dans la vie quotidienne. Pas de répit pendant les périodes durant lesquelles les jours et les nuits se suivent et se ressemblent, collants, lourds, assommants d'un soleil glorieux et oppressant pendant la journée, et d'un air opaque de chaleur pendant la nuit. Les weekends à la plage sont un soulagement furtif, et les semaines au bureau semblent trop longues. Sous le soleil de plomb, il faut prendre le bus pour aller au travail, monter et descendre les collines à pied, faire ses courses ou traverser la ville pour une réunion. Et au milieu de cette fournaise, peu ou pas de climatisation pour soulager le quotidien. Les lisboètes, engourdis, continuent de vivre le quotidien comme ils le peuvent, et moi avec eux.

Les californiens et leur été dompté et climatisé, même en pleine canicule. Les portugais, leur langueur méridionale et leur chaleur suintante qui m'engourdit et me colle à la peau, même en septembre.

Le monde duquel tu m'écris me rappelle vaguement le miens, mais dérégulé, mal emboîté, comme si une pièce manquait dans le mécanisme pour le faire tourner complètement rond. Tes *coffee to go* dans des tasses en plastiques prévues à cet effet, de toute les tailles et de toutes les couleurs, avec leur couvercle qui se ferme solidement pour permettre aux gens de marcher d'un pas pressé, leur café à la main. Mes cafés *para levar* que l'on me sert dans deux gobelets de bière *Super Bock* emboîtés l'un dans l'autre et recouvert de papier d'aluminium pour éviter les projections. Tes paiements en ligne sur le site d'Amazon, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, tandis qu'au Portugal les cartes bancaires ne sont pas utilisables en ligne, et qu'il faut souscrire à une carte de crédit payante afin de pouvoir effectuer des achats sur le net, pour un montant annuel limité. Tes *evenings drinks* avec tes collègues à 17h30, mes apéros entre amis à 21h en semaine et les dîners à 23h le weekend, quand la chaleur s'atténue enfin. Tes distances faramineuses pour te rendre d'un endroit à un autre à travers Los Angeles, mon trajet de 15 minutes en taxi pour me rendre à l'aéroport de Lisbonne depuis le centre-ville.

C'est comme s'il s'agissait de deux planètes différentes et que nous ayons enfin trouvé le moyen de communiquer avec d'autres formes de vie. Nous avons établi le contact avec cet autre peuple qui nous ressemble, mais vis une vie inversée. Vous vous couchez quand nous nous levons, et vous gomez les saisons quand nous les subissons. Deux dimensions parallèles, deux opposés du monde occidental.

Et soudain, quand le moment le plus important de la journée devient notre discussion téléphonique quotidienne, c'est officiel. Nous sommes dans une relation à distance. Cette gifle violente qu'il faut affronter à bras le corps, tous les jours, puisque tu te trouves à l'autre bout du monde. Nous ne pouvons pas nous parler quand nous le voulons, nous voir, nous toucher, discuter quand nous en avons l'envie. Nous nous efforçons à maintenir le lien malgré cette distance colossale entre nous. Avant de te rencontrer, combien de personnes ai-je connues ou croisées qui m'ont conté l'histoire de leur relation à distance. Je me rappelle écouter leur récit d'amour et d'espace temps, de décalage horaire, de sacrifice, de pleurs et d'attentes, d'amour fusionnels et de retrouvailles, fascinée par ces histoires dont je devinais la difficulté sans l'avoir vécu et avec ce sentiment léger de soulagement de ne pas me trouver moi-même dans une situation qui me semblait si compliquée. Entre mes 22 ans et mes 30 ans, j'ai vécu dans d'autres pays, appris l'anglais, voyagé, rencontré des personnes du monde entier, eu des petits copains étrangers, mais jamais je ne me suis retrouvée dans une relation à distance. Je m'étais toujours jurée à moi-même que jamais l'on ne m'y prendrait.

Avec toi, j'ai vécu ma première relation lointaine et suis devenue addict de l'attirail des amoureux au long court. Skype, Whatsapp, le Wifi, internet, Facebook, Face Time, un smartphone, autant d'organes vitaux des couples à distance, qui permettent de rester en contact permanent, où que l'on soit. Je t'ai rencontré à Londres alors que tu vivais à York, que j'ai déménagé à Lisbonne et que tu pars faire des recherches pendant plusieurs mois à Los Angeles, puis que tu vivras à Leicester, et que je resterai au Portugal.

Une fois notre relation installée dans un scénario à distance, j'ai bien vite été rattrapée par la réalité. Le manque, la douleur de l'absence, le recherche de compromis, la peur de la prise de décision, de perdre de l'autre, de le quitter, qu'il me quitte, de baisser les bras. Le ras le bol de la vie dans les aéroports, les trains, les avions. Et encore, je sais que jusqu'à présent, nous avons eu de la chance: entre la France et l'Angleterre, nos pays d'origine, nous avons échappé au contrôle de l'immigration, aux quotas et autres visas. L'éventualité du Brexit me fait trembler. Je connais les souffrances des couples brisés par les réglementations migratoires.

Rapidement, exacerbés et rendus plus beaux et plus intenses par la distance, nos liens se sont tissés et nos sentiments épanouis. Se met alors en place un jeu pervers. Celui qui, par le biais d'internet, me donne l'impression, trop réelle et trompeuse, d'être avec toi, et d'avoir réussi à établir une relation suivie. Je sais que tu n'es pas un mirage. Lorsque nous nous appelons, le son de ta voix, toutes ces choses adorables que tu me dis, ta gentillesse, ta chaleur, tout me prouve que tu es bien réel. Mes sentiments aussi.

Seulement je me heurte à la réalité lorsque je me dis que je voudrais être dans tes bras, sentir la chaleur de ton souffle et de tes baisers dans mon cou, pouvoir passer ma main dans tes cheveux et la nuit blottie contre toi. Parce que c'est impossible. Environ 13h heures de vol, une escale à Miami, un billet d'avion à 900 euros, un continent, un océan et 8 heures de décalage horaire nous séparent. J'ai cette illusion que tu es dans ma vie, et en un sens tu y es et tu en es la partie la plus importante, mais tu n'es pas là. La spontanéité de notre amour se heurte à cette moitié de globe qui s'est glissée entre nous. La traîtresse.

Je suis jalouse de toutes ces personnes, amis, collègues, colocataires qui ont la chance de passer du temps avec toi, de te voir, de te parler, de rire avec toi, d'être proches de toi, alors que je suis bloquée, prisonnière comme si je ne pouvais t'observer que depuis l'intérieur d'un aquarium, sans jamais pouvoir m'approcher. Je me sens tantôt euphorique de t'avoir enfin rencontré, que tu sois dans ma vie et si bon pour moi, et tantôt désespérée, furieuse ou apathique. Je passe par des extrêmes, des tempêtes émotionnelles contraires et violentes au sein d'une même semaine, d'une même journée ou parfois d'une même heure. Nous nous parlons quand nous sommes disponibles, et créons du temps l'un pour l'autre, quotidiennement. Mais nous avons aussi nos vies individuelles, nos amis, nos projets, nos villes d'adoption à découvrir, et lorsque je ne peux plus te parler pendant quelques heures, je commence ce long et douloureux dialogue avec moi-même, décousu et changeant. En l'espace de quelques minutes, je me dis à moi-même que je t'aime, que cela finira mal, que tout finira bien, que nous avons nos chances, que tout espoir est mort, que nous sommes courageux, que nous sommes naïfs et pathétiques, que nous nous aimons pour de vrai, que la distance nous fait croire que nous nous aimons mais que nous ne nous connaissons que de loin. Que ce que nous vivons est magnifique, que ce que nous espérons n'a pas de sens. Je parviens à me convaincre de tout et de son contraire, en quelques minutes, à me piéger en changeant d'opinion pour voir comment je vais réagir, si je suis sûre de moi, si j'ai des faiblesses, si je suis forte, ou influençable. Je joue avec moi-même, sans le vouloir, comme un chat joue avec sa proie blessée qu'il fait virevolter comme une poupée de chiffon, indifférent aux souffrances du pauvre animal, le laissant gire quelques minutes, agonisant, puis revenant pour le tâter et jouer avec un peu plus, ravi. Ce dialogue schizophrène provoque des hauts et des bas qui me donnent le vertige.

Et alors que je me surprends plusieurs fois à prier que notre bonne étoile nous aide à passer cette période houleuse, cela me fait penser à la petite église d'Equemauville en Normandie, à deux pas de Honfleur. Minuscule, charmante et chargée d'offrandes et de plaques déposées par des familles demandant aux Saints de protéger leurs marins des aléas de la mer. La traversée est souvent houleuse également pour les amoureux au long court, à aimer celui qui se trouve loin, et dont on n'est pas sûr que l'on le reverra un jour, malgré les invocations.

--

Texte par Gabrielle Narcy. ©Toute reproduction interdite sans l'autorisation de l'auteur.